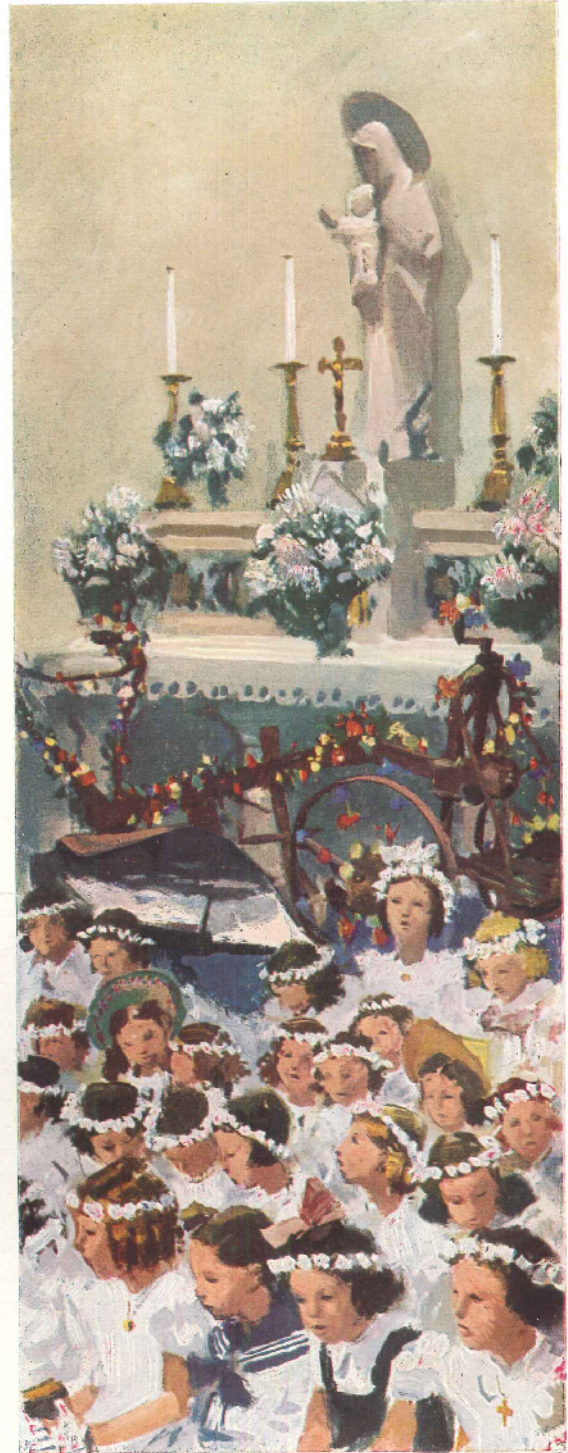




Accrochés aux piliers de l'église, les emblèmes des métiers.



La vieille charrette amenée aux pieds de la Vierge.

cette messe depuis son Introït jusqu'au moment où une main levée et chargée de l'anneau pastoral fit tomber sur les paysans à genoux la bénédiction du travail.

Nous étions venus voir un miracle — nous l'eûmes. Ce fut, pour la France de demain, le miracle du travail, le regain des énergies et l'exaltation des métiers. Nous avons vu tout cela dans la claire église du village. Oui, ce fut un jour d'allégresse que ce jour où les épis mûrs sont tombés en offrande avec tous les produits de la terre.

*Et pour mourir, piqués de beaux coquelicots,
Les blés d'or ont sorti leur perle écarlate !*

PIERRE COTTARD.



Gouaches d'A. BRENET.



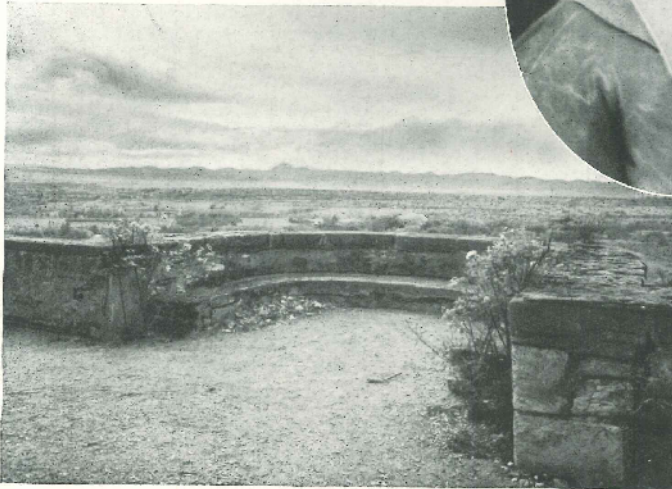
La maison natale de Massillon, à Hyères (Gard). — D'après un croquis de 1859.



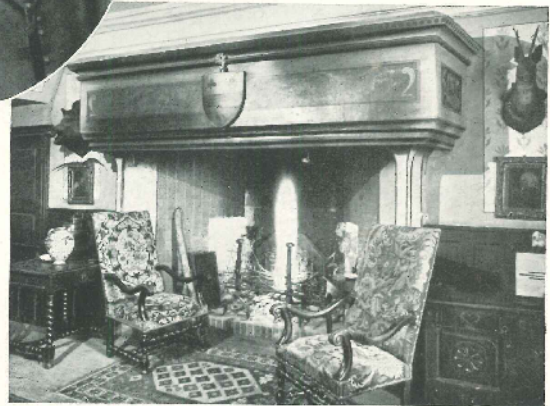
Un coin de la cour des communs du château des évêques avec, au delà, une partie du village de Beaugard.



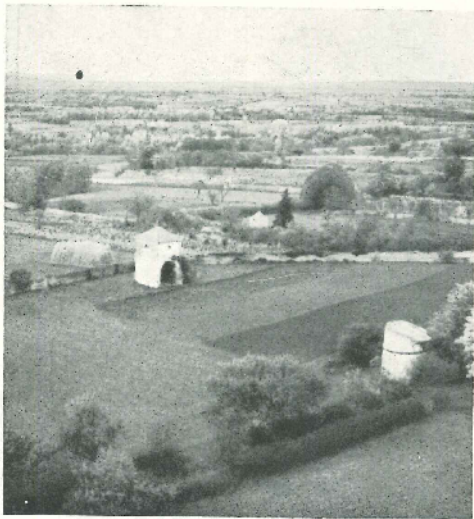
Massillon, au début de son épiscopat. (Médaille par Crépy.)



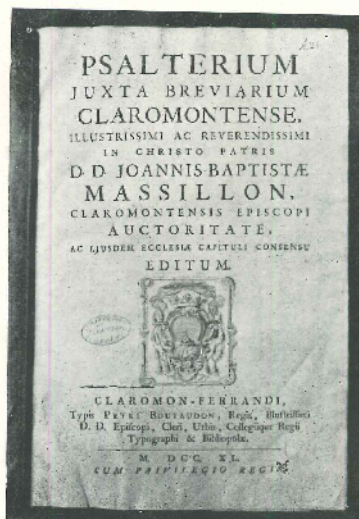
Terrasse de la maison de campagne des évêques de Clermont, à Beaugard.



Une cheminée dans la maison de Beaugard. Au centre, l'écusson du prélat.



Une partie du panorama que Massillon avait sous les yeux : ça et là quelques pigeonniers.



Le psautier de Massillon, édité à Clermont en 1740. — Photographies Gendic.



Sous le maître-autel de l'église de Beaugard se trouve une urne contenant le cœur de Massillon.

AUTOUR DU DEUXIÈME CENTENAIRE DE LA MORT DE MASSILLON

1742-1942

LE DEUXIÈME CENTENAIRE DE LA MORT DE MASSILLON

par PAUL-ÉMILE CADILHAC

Il y a eu deux cents ans le 28 septembre que Jean-Baptiste Massillon, évêque de Clermont, membre de l'Académie française, émule de Bossuet, Fénelon, Bourdaloue et Fléchier, mourut dans sa maison de campagne de Beauregard, à 4 lieues de la capitale de l'Auvergne. Il fut un orateur célèbre et un grand évêque. La postérité a retenu de lui trois œuvres : son *Oraison funèbre de Louis XIV*, son *Petit Carême*, le sermon fameux sur le *Petit Nombre des élus*. C'est bien quelque chose et combien de nos contemporains, plus ambitieux, se contenteraient devant elle d'un tel bagage !

Clermont vient, les 7 et 8 novembre, de célébrer dans l'intimité, mais d'une manière choisie, cette belle mémoire. Trois cérémonies : l'une le 8, à la cathédrale, sous la présidence de M^{gr} Piquet, évêque de Clermont, en présence de M^{gr} Gaudel, évêque de Fréjus ; l'autre la veille, à l'Académie des sciences et des beaux-arts de Clermont, où assistaient des membres de l'Académie française, M. Doussé, l'éminent bibliothécaire de la vieille cité, lui un intéressant mémoire sur Massillon, biciauteur et fondateur de cette bibliothèque. M. Chérel, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux, parla enfin au nom de l'Université.

À notre tour accomplissons, en ces heures graves des temps difficiles propices à faire oraison, un triple pèlerinage à travers la vie, l'œuvre et la métropole de ce grand Français, placé à l'intersection des XVII^e et XVIII^e siècles comme un phare brûlant devant des terres inconnues et maintenant l'éminente dignité de la chaire chrétienne et de vertus qui vont, au moins pour un temps, s'éclipser et disparaissent au cours d'un siècle dont l'aguet a dit cruellement, mais avec justice, « qu'il ne fut ni chrétien ni français ».

L'HOMME DU JUSTE MILIEU, OU L'HONNÊTE HOMME

CHACUN de nos grands écrivains peut se caractériser par un mot, une épithète correspondant à des qualités littéraires ou morales qui en font un type. Montaigne, c'est le doute ; Rabelais, la satire ; Corneille, l'héroïsme ; Racine, la passion — et ainsi de suite. Massillon, lui, est l'homme du juste milieu, ou l'honnête homme, de ces grands siècles littéraires. Et tout — son origine, son esprit, sa vie, ses œuvres — vient confirmer cette vue de l'esprit. *In medio stat virtus*, pourrait-on mettre comme épigraphe à cette vie exemplaire — et rien n'apparaît plus juste.

Il est né à Hyères le 24 juin 1663, tout au sommet de la vieille ville, dans un labyrinthe de voies noires, étroites, abruptes et fangeuses, pittoresques aussi ; et sa maison natale existe toujours au 7 de la rue Rabaton, bien délaissée, bien oubliée, alors qu'il eût fallu en faire un musée et un lieu de pèlerinage. Il est né presque dans le peuple, en tout cas au cœur d'un quartier populaire, mais par son père et ses ancêtres, notaires de père en fils, il relève de la bourgeoisie. Et cette ascendance d'hommes pondérés, rompus à la discipline des légistes, respectueux de la loi viendra tempérer ce que la race méridionale et le climat peuvent avoir ici d'excessif et de libre. Il y a certes dans Massillon de la flamme, mais il y a plus encore, comme dans tout esprit latin, de l'équilibre et de la sagesse.

L'enfant n'est pas un guerrier, comme on l'est souvent à cet âge, mais déjà il se révèle un apôtre. Au sortir de la vieille église Saint-Paul, le dimanche et les jours de fête, il grimpe sur une borne et refait à ses petits camarades le sermon qu'il vient d'entendre. On songe à Bossuet improvisant à seize ans, à l'hôtel de Rambouillet, sur le coup de 1 heure du matin, un sermon qui fit dire à Voiture qu'il n'avait jamais entendu prêcher ni si tôt ni si tard. L'esprit possède déjà Massillon et il ira !

En vain, après sa troisième, son père voudra en faire un tabellion. Le jeune Massillon s'échappe de l'étude et court rejoindre ses maîtres de l'Oratoire, qui tiennent un collège tout au haut de la vieille ville, pour lire et commenter avec eux Virgile et Cicéron. Une vocation littéraire s'affirme, et si nettement que ses professeurs intercèdent pour lui auprès du notaire, qui consent à envoyer son fils parfaire ses

études à Marseille dans la maison de l'Oratoire.

Et c'est ici qu'apparaît plus encore cette vertu du juste milieu qui fut celle de Massillon. Elevé par l'Oratoire, prêtre et lumière de cet Oratoire, il n'adopte aucun des préjugés, aucune des querelles de ses maîtres et de son ordre. Les trahit-il alors ? Pas davantage. Il apparaît comme un médiateur, un porteur de rameau, un conciliateur.

L'Oratoire, fondé en 1611 par le Père de Bérulle, penche vers le jansénisme, le soutient et, sinon ouvertement, du moins en fait, évite de se prononcer sur la bulle *Unigenitus*. Massillon, élève, puis professeur de l'ordre à Aix, à Pézenas, à Vienne, puis prédicateur à la maison de Lyon et enfin à celle de Paris, Massillon, reçu à la cour, appelé à Saint-Cyr par M^{me} de Maintenon, prêchant devant le Régent et le jeune roi Louis XV, garde dans cette querelle du jansénisme, qui trouble et déchire encore l'Église de France, l'attitude la plus orthodoxe et, de surcroît, la plus apaisante. A plusieurs reprises il interviendra dans ce sens auprès de M. de Noailles, l'archevêque de Paris ; plus tard, évêque de Clermont, il ne cessera d'écrire affectueusement des lettres, dont certaines de quarante pages, à l'évêque de Senes, M. de Soanen, envoyé en disgrâce à l'abbaye de La Chaise-Dieu, et qu'il voudrait ramener à ce qu'il juge être la vérité.

Par parenthèse, on a reproché à Massillon d'avoir accepté de venir à Paris en 1720 pour ordonner le fameux abbé Dubois et servir d'assistant à son sacre. Mais pouvait-il refuser ? Pouvait-il à la fois faire affront à Rome et au Régent ? Homme du juste milieu — toujours — parfait honnête homme, il accomplira avec résignation et pour le moindre mal cette mission délicate.

Homme du juste milieu, il l'est encore dans ce diocèse de Clermont dont il fut nommé évêque le 11 novembre 1717 par le Régent, en remplacement de M. de Sanon. On put croire d'abord qu'il ne voulait point résider. En effet, en 1718, il prêche le *Petit Carême* devant la cour et est sacré le 21 décembre de la même année dans la chapelle des Tuileries, en présence du jeune roi, qui avait manifesté le désir formel d'assister à cette cérémonie. Puis il se présente à l'Académie, qui le reçoit le 23 février 1719. Enfin, le 29 mai de la même année, il va prendre possession de son diocèse. Mais pour peu de temps, car on le rappelle à Paris à la fin de l'année pour une intervention auprès de l'archevêque, M. de Noailles, puis en 1720, lors de l'ordination de Dubois. Cependant, en 1721 il vient habiter, cette fois définitivement, Clermont et y demeure jusqu'à sa mort, hors un bref voyage en février 1723 pour aller prononcer l'oraison funèbre de Madame.

Évêque résidant, il parcourra plusieurs fois son diocèse et, en 1741, malade, affaibli il entreprendra une suprême tournée, qu'il n'achèvera pas, à travers cet immense évêché qui comprend le territoire des départements actuels du Puy-de-Dôme, de l'Allier et d'une partie de la Haute-Loire, avec vingt-neuf abbayes, trente-trois chapitres, deux cent vingt-quatre prieurés, sept cent cinquante-huit paroisses. Il a renoncé à l'éloquence et se donne tout entier à ses prêtres, qu'il réunit fréquemment et auxquels il adresse de familières et vives allocutions.

Homme du juste milieu, s'il a auprès de lui son neveu, le Père Joseph, qui est janséniste, il ne cède rien cependant aux jansénistes, qui par contre ne cessent de l'attaquer. Tolérant et impartial, il s'efforce d'apaiser les esprits et réussit ce tour de force de réconcilier dans sa province jésuites et oratoriens.

Il est de plus un admirable ami des pauvres. Pauvre lui-même — ses amis ont dû payer les bulles qui l'instauraient évêque — il partage son modeste revenu d'une trentaine de mille livres avec les malheureux et l'hôtel-Dieu. Il le fait secrètement et ce n'est que plus tard que l'hôtel-Dieu, qui sera son héritier, connaîtra toute sa générosité. C'est, avant la lettre, un premier crayon de l'évêque Myriel.

Quand il meurt, le 28 septembre 1742, dans sa propriété de Beauregard, il peut malgré son humilité se dire qu'il a bien et honnêtement rempli sa fonction et sa vie.

L'ESPRIT ET LE CŒUR D'UN GRAND ORATEUR

L'ŒUVRE de Massillon a connu des fortunes diverses. Après l'avoir égalé à Bossuet, on l'a trop décrié. La postérité, plus juste, lui donne une place éminente dans un climat tempéré — encore le juste milieu ! — qui semble celui de son vrai et incontestable talent. Nettement supérieur à Fléchier, dont personne hormis les spécialistes ne lit aujourd'hui les oraisons funèbres, il habite avec Fénelon, quoique au-dessous de lui, une Salente littéraire, pleine de grâce, d'harmonie, de beautés calmes, ordonnées et plaisantes. S'il lui arrive d'effrayer, comme dans le sermon sur le *Petit Nombre des élus*, c'est par accident. Il préfère la douce persuasion à la menace et les champs Élysées à l'Enfer.

En 1699, au moment où le Père de La Tour l'appelle à l'Oratoire de la rue Saint-Honoré et où la cour et Paris commencent à le connaître, Bossuet a soixante-deux ans, Bourdaloue, soixante-sept et Fénelon est pour jamais banni de Paris. Et certes les deux premiers de ces illustres orateurs parlent plus à la raison et instruisent davantage. Mais lui, comme le Cygne de Cambrai, sait trouver d'abord le chemin du cœur et y demeurer. En vingt et un ans il prêchera, tant à la cour qu'à la ville, et notamment à Saint-Germain devant Jacques II, le malheureux souverain exilé, vingt carêmes, onze avants et nombre de sermons isolés.

Il a eu un mot sublime dans l'*Oraison funèbre de Louis XIV* prêchée à la Sainte-Chapelle : « Dieu seul est grand, mes frères ! » mais il n'a pas abusé de cet avantage pour faire la leçon au vieux roi défunt et à sa mort, avec tact, à côté de ses faiblesses, ce qui fut en lui excellent et même élevé. Il a connu enfin avec le *Petit Carême* un étourdissant triomphe dont nous entendons encore l'écho.

Le *Petit Carême*, rappelons-le pour les profanes, est ainsi appelé à cause de sa brièveté relative. Aux siècles passés, l'orateur sacré chargé d'un carême prêchait tous les jours du mercredi des Cendres jusqu'à Pâques. Massillon, parlant devant un roi âgé de neuf ans, se contenta de prêcher le 2 février 1718, jour de la Chandelier, les quatre dimanches de carême, le jour de l'Incarnation, le dimanche de la Passion, le jour de Pâques fleuries, le vendredi saint et le 17 avril pour Pâques, soit au total dix fois. Il le fit dans la chapelle des Tuileries — où depuis siégea la Convention, et qui fut détruite avec le palais en 1871 — en présence de Louis XV et des personnes de la cour.

Ces entretiens — pour user du mot même de Massillon — composés pour l'enfant royal et d'une durée de vingt à vingt-cinq minutes ne touchent point au dogme, mais, comme le *Télémaque* de Fénelon, présentent une valeur éducative. Ils traitent des grands, des exemples qu'ils doivent aux autres, de leurs tentations, du respect que leur impose la religion, de leurs dangers, de leurs devoirs envers le peuple. Entre temps, il y est question de la grandeur du Christ, du triomphe de la religion et de la fausseté de la gloire humaine. Un prince doit y trouver l'essentiel de ses devoirs. Le cardinal Fleury l'estimait ainsi, qui fit apprendre par cœur ces instructions au jeune Louis XV.

Massillon, très modeste, ne voulut jamais faire imprimer ses œuvres de son vivant, bien qu'il y ait songé un instant devant une édition fautive et tronquée faite en Hollande de certains de ses sermons. C'est son neveu, le Père Joseph, qui pour la première fois publia en 1743, trois ans après la mort de l'évêque, le *Petit Carême* et les autres sermons du grand orateur. Et tout de suite le *Petit Carême* connaît une vogue inouïe. On l'imprime et on le réimprime dans tous les formats. Il court les salons et les ruelles. Les élégantes s'en emparent, si bien que Voltaire écrit plaisamment :

Après d'un pot de rouge, on voit un Massillon.

Et ce même Voltaire le prise à tel point qu'il en fait, avec *Athalie*, un de ses livres de chevet. Il y voit une satire des grands propre à servir ses desseins ; et il écrit à d'Argental qu'il se fait lire le *Petit Carême* à table, puis il conclut : « J'aime les livres qui exhortent à la vertu, depuis Confucius jusqu'à Massillon. » Belle

opposition ou beau rapprochement qui eût ravi le créateur d'Olympio.

On ne saurait ici analyser toute l'œuvre de Massillon. Cependant il n'est pas un érudit, voire un amateur de livres, qui n'ait dans sa « librairie » le *Petit Carême*. A qui voudrait néanmoins mieux connaître l'exquis Massillon, je conseillerais de lire le sermon sur la Madeleine, non celui de 1690, mais celui prononcé l'année suivante, le 29 juin, aux Grandes Carmélites devant Sœur Louise de la Miséricorde, dans le monde M^{lle} de La Vallière... Là, il sentira un accent qui en demeurant éminemment chrétien passe le dogme et éveillé d'autres résonances et il comprendra pourquoi le grand orateur fut quelquefois appelé le Racine de la chaire.

PROMENADE DANS LE PASSÉ

On aimerait évoquer les décors où Massillon vécut vingt-trois ans de sa vie de prêtre et d'évêque. Mais ici comme toujours le vandalisme a sévi. Et tout n'est que ruines...

Clermont, qui il y a treize ans laissa abattre sans protester la maison natale de Pascal sur le parvis de la cathédrale, n'a pas mieux respecté le souvenir de Massillon. La cathédrale elle-même a eu à souffrir de ces destructions. Les deux tours romanes qui la couronnaient encore au XVIII^e siècle ont été démolies après 1848 et Viollet-le-Duc, d'ordinaire mieux inspiré et qui a sauvé incontestablement nos grandes églises ogivales, a malheureusement achevé celle de Clermont par une façade froide, nue, affligeante comme un devoir d'écolier. L'évêché, détruit presque entièrement environ 1905, possédait encore un an avant cette guerre toute une partie du XVI^e siècle, un peu croulante mais où errait peut-être l'âme de son plus grand évêque. Hélas ! on l'a livrée à la pioche, et de ces vieilles murailles qui se dressaient non loin de la place Royale, rue Terrasse, il ne subsiste plus rien qu'un enclos lugubre, sans vie, vidé de toute substance, barré tout en haut d'énormes poutres qui évoquent on ne sait quel incendie.

Du moins la bibliothèque municipale et universitaire conserve-t-elle quelques documents intéressants : une gravure reproduisant le portrait bien connu de Crépy, *Massillon, évêque, à cinquante-six ans* ; le pasteur du prélat, imprimé pour lui en 1740 ; un livre sur les jeux de hasard, que lui dédia le sieur Rémond de Montmort, et un pastel, un peu terni, un peu effacé, qui doit dater des derniers temps de sa vie. Massillon, le nez busqué, le front large en partie recouvert par une perruque — perruque que lui reprochèrent vigourement les jansénistes — a un air grave, digne et triste. L'âge et les soucis l'ont marqué.

Cependant, curieux de connaître le décor des suprêmes journées de Massillon, j'ai voulu pousser jusqu'à Beauregard, à 4 lieues de Clermont, où se dressait jadis la maison des champs des évêques d'Auvergne.

Après une nuit et un jour entier d'une pluie têtue croulant rageusement sur les monts et les campagnes, il souffait aujourd'hui un vent chaud, une vraie bourrasque, qui arrache les feuilles encore vertes des arbres et balaye à grands coups le ciel. Par la route de Lyon, nous avons quitté Clermont. Le camp d'aviation, Lempdes, aux vignes étagées en coteaux dont le vin a un goût de framboise, Pont-du-Château, déployé au bord de l'Allier. Puis, se détachant du grand chemin banal, une traversée sur la gauche, telle peut-être que du temps de Massillon. Un coteau planté comme un cône sur cette Limagne qu'il domine, et, au sommet, le château, ou plutôt ce qui en reste : un haut bâtiment sans grâce ni style, pavillon carré bâti au XIX^e siècle sur des communs, car la Révolution, là aussi, a passé, détruisant tout.

Mais ce qu'elle n'a pu détruire, c'est la terrasse dominant la plaine, quatre-vingt villages piquant les terres grasses de poirés blancs et de clochers, des monts découpés, à l'arrière-plan, en forme de puy. Tout près, deux vieux pigeonniers délabrés, l'un taillé en sifflet, l'autre arrondissant une arche sur le bleu du ciel, font surgir un passé lointain et charmant. On distingue encore au bas des murs les clôtures du parc épiscopal, et, toute proche sur la terrasse, voici une table de pierre en partie enfouie dans le sol et sur laquelle l'auteur du *Petit Carême* mit peut-être au net ses sermons. Dans l'herbe, une cheminée retrouvée dans les ruines a été transformée en jardinière, et l'écusson encore visible érige une croix impéreuse.

A l'intérieur du pavillon une autre cheminée — vaste à brûler une forêt — a été remise debout et restaurée. Deux hauts fauteuils Louis XIII la flanquent et, nettement détaché, l'écusson épiscopal timbre le manteau. La salle

où elle se campe fut jadis une écurie. Un artiste italien qui passa par Beauregard sous le Premier Empire a peint cette voûte dans le goût un peu pompéien de l'époque, et avec ses retombées larges et basses, sa forme arrondie elle fait songer à cette salle du conseil en manière de tente inscrite si curieusement dans la charmante foie de Malmaison.

A côté, dans le grand salon, une chaise à porteurs, patinée, usée, craquelée, décolorée, aujourd'hui transformée en vitrine, attire notre attention. Peut-être la chaise de Massillon... Qui sait ? En tout cas la famille Bersiron, de vieille et solide souche auvergnate, qui acquit les ruines de la maison des évêques sous la Révolution et en fit bâtir l'actuel logis, a trouvé ici l'antique chaise et quelques autres meubles, qu'elle garde pieusement. Peut-être en est-il qui appartiennent à Massillon... Mais lesquels ?

Et voici, de l'autre côté de la maison, un bel escalier de pierre extérieur bâti ou transposé là à la fin du XVIII^e siècle par le dernier prélat qui habita le château. Il mène à une bibliothèque-boudoir et à une chambre à coucher dont la décoration s'avère d'un pur Louis XVI.

Du château que connut Massillon il ne subsiste donc, on le voit, que peu de chose. Mais cependant sa belle et noble physionomie s'évoque

ici mieux que dans le tohu-bohu et la laideur du Clermont contemporain. Il a rêvé sur cette terrasse, il s'est chauffé au coin de cette cheminée. Là, il a médité, prié, travaillé. Il y a revu sa vie et ses œuvres. Il s'y est détendu des lourdes charges de son diocèse. Enfin il y est mort, le 28 septembre 1742, et son cortège funèbre, après une halte dans la chapelle dont il reste encore quelques murs, a passé par les chemins coupés d'ornières et raboteux qui menaient à sa ville et à sa cathédrale.

Comme pour affirmer cette dilection du prélat pour ce lieu de retraite et de repos, son cœur a été déposé dans l'humble église du village. Il s'y trouve encore aujourd'hui, enfermé dans une boîte de plomb enfouie dans un caveau sous le maître-autel. Par parenthèse, pourquoi ce cœur précieux n'est-il pas exposé dans le sanctuaire à la vue et à la vénération des fidèles ?

Pour le corps, inhumé dans un caveau de la cathédrale de Clermont, on ne sait ce qu'il est devenu. La Révolution a-t-elle violé cette sépulture ? En a-t-on perdu la trace ? On ne sait. Heureusement l'œuvre reste, et par elle Massillon nous demeurera, tant que ce pays aura le goût de l'éloquence et du beau, éternellement vivant.

PAUL-EMILE CADILLAC.



BIBLIOGRAPHIE

SILJA, ou une destinée brève. Tel est le titre d'un roman du grand écrivain finlandais F. E. Sillanpää, traduit par J.-L. Perret, édité par les Presses universitaires de France.

Il semble que, souvent, les auteurs nordiques, finnois ou scandinaves, cherchent à déceler le sens de la vie dans le déroulement complet d'une existence humaine, à laquelle ils donnent pour toile de fond le contraste et la succession des saisons. C'est bien l'impression que donnaient *A l'ombre de Fusine*, de Toivo Pekkanen, et aussi certaines œuvres de la littérature scandinave telles que le triptyque de *Kristin Lavransdatter*.

Silja rencontre Armas, garçon séduisant d'une famille de riches propriétaires terriens finlandais qui ont périé. Livrée à elle-même dès l'âge de seize ans, elle gagne sa vie comme servante dans des fermes. Sans soutien, ou avec l'aide épisodique de quelques personnes compatissantes, elle doit faire front aux difficultés de la vie et se défendre contre ses multiples dangers. Elle vit parmi une valetaille souvent grossière et entreprenante, mais s'y épanouit néanmoins dans toute la fraîcheur de la jeunesse.

Silja rencontre Armas, garçon aussi séduisant qu'elle-même est jolie. Son bonheur est interrompu sans lendemain. Armas doit se rendre au loin au chevet de sa mère mourante. Puis éclate la guerre civile qui, en 1918, ensanguina la Finlande. Silja ne reverra jamais Armas, qui a été grièvement blessé. Épuisée par les épreuves qu'elle a subies et par des travaux disproportionnés avec ses forces, Silja contracte une maladie de poitrine qui l'enlève à la vie terrestre à l'âge de vingt-deux ans.

Bien que l'absence de concordance des temps enlève parfois du coulant au texte et empêche d'oublier qu'on lit une traduction, malgré aussi quelques longueurs, le récit rend d'une manière frappante l'impression de fuite du temps, l'alternance des bons et des mauvais jours, des espoirs et des découragements. Il est éclairé de fort belles évocations de la nature et reflète souvent avec grandeur et simplicité les états d'âme de la petite Finlandaise et des gens qui se meuvent autour d'elle.

Le mérite de l'auteur est fort bien exposé par Maurice Bedel dans la préface de ce roman : « Ce sorcier finnois nous administre ses phillères goutte à goutte ; avec du familier il compose du sublime ; d'un rayon de soleil il fait un incendie ; d'un chant d'oiseau, un hymne à la nature. » — J. S.

L'inévitable de confronter et de comparer les pensées, les théories et les convictions de deux des plus profonds penseurs qu'ait connus l'humanité a inspiré à M. René Berthelot, sous ce titre : *la Sagesse de Shakespeare et de Goethe* (Paris, Gallimard, édit.), un livre d'un puissant intérêt dans ses dimensions restreintes. Car d'un côté le grand dramaturge anglais est présenté dans ses rapports avec l'esprit de la Renaissance florentine, avec la littérature féérique française et dans ses conceptions et explications ayant abouti à la création d'Obéron, d'Hamlet, de Prospero ; et de l'autre l'écrivain allemand se

dessine en présence de toute la culture européenne du XVIII^e siècle, et en face de la poésie, des sciences, de la nature et de l'histoire envisagées au travers des personnages de *Faust* et de *Wilhelm Meister*. Un ouvrage didactique dont, désormais, il sera impossible de se passer chaque fois que l'on voudra essayer de comprendre ces deux géants de la pensée humaine dressés l'un en face de l'autre, chacun au sommet de son œuvre et dans ses ouvrages les plus philosophiques et les plus profonds.

Voici un très curieux ouvrage que l'on ne peut pas lire sans ressentir le plus vif intérêt, *Wang* (Paris, Gallimard, édit.), qui n'est autre qu'un volume de Mémoires, mais Mémoires très spéciaux, car ils sont ceux d'un jeune Chinois. Traduits et présentés par M. Louis Patrelle, ils nous font, de 1887 à 1911, assister à la vie intérieure, à la fois familiale, sociale et politique, d'un habitant de l'Empire du Milieu, depuis sa jeunesse toute chinoise jusqu'à son âge viril, dont les événements modifient profondément les idées ancestrales. Ce pays de Chine qui, malgré tant de livres et d'articles, nous demeurait quand même assez fermé apparaît ici avec une vie singulière, mise en valeur dans une clarté et un pittoresque infiniment séduisants.

Il est certain qu'à côté du *De Viris Illustribus* et du théâtre du grand Corneille, traitant l'un et l'autre de la force romaine à ses débuts et de la tragique aventure opposant les trois Horaces aux trois Curiaces, l'ouvrage de M. Georges Dumézil, *Horace et les Curiaces* (Paris, Gallimard, édit.) apparaît comme renouvelant, sous une forme assez neuve et peu attendue, le vieux sujet classique de nos études en classe et de nos salles de spectacle. Il y a là une étude captivante très poussée de la « fureur » du jeune Horace qui, se plaçant sur un plan de mythologie, reprend assez curieusement le sujet, et projette en même temps sur le drame fameux une lumière pittoresque et originale qu'il serait fâcheux de laisser de côté lorsque l'on en vient à étudier le règne de Tullus Hostilius.

Si *l'Iphigénie en Tauride* de Goethe est une œuvre dramatique à la fois très populaire en soi, mais mal connue en fait, la traduction nouvelle et fort bonne qu'en donne M. Pierre du Colombier (Paris, Gallimard, édit.) vient combler une lacune dans les bibliothèques et aussi dans le répertoire des tragédiens professionnels ou amateurs. La musique étonnante de *l'Iphigénie en Aulide* de Racine, popularisée par les études scolaires, a porté tort à cette autre aventure de la fille aînée d'Agamemnon, dont le caractère et la rudesse avaient séduit Goethe au point qu'il écrivit sa tragédie en moins de six semaines, au cours d'un voyage difficile avec la commission de recrutement dont il faisait partie. Et cette traduction-ci, fort fidèle quant à la lettre, l'est aussi en ce qui regarde l'esprit : il convient de lui réserver une place de choix parmi les meilleures traductions des œuvres dramatiques de Goethe.

G. G.-T.